

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## Suis-je une auteure canadienne?

Michèle Marineau

---

Volume 26, Number 3, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12063ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association Lurelu

### ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Marineau, M. (2004). Suis-je une auteure canadienne? *Lurelu*, 26(3), 74–76.

## Suis-je une auteure canadienne?

Michèle Marineau

74



(photo : Josée Lambert)

Depuis quinze ans que j'écris et traduis des livres pour la jeunesse, j'ai eu la chance de participer à différentes rencontres — animations dans des écoles ou des bibliothèques, colloques, conférences, forums, festivals littéraires — un peu partout au Québec, dans le reste du Canada et ailleurs dans le monde (France, Belgique, États-Unis).

Chaque fois que j'ai participé à de tels événements au Canada anglais, j'ai trouvé l'expérience passionnante, j'ai fait des rencontres souvent marquantes, j'ai même vécu certains moments de grâce. Pourtant, chacun de ces séjours au Canada anglais m'a laissé un sentiment d'étrangeté, qui tenait en partie à la question de la langue, mais pas uniquement. Les références culturelles, les points de repère, les façons d'aborder la littérature de jeunesse, tout me semblait étranger. Étais-je, suis-je une écrivaine «canadienne»? Ce qualificatif n'est pas faux, bien sûr — je *suis* canadienne —, mais je ne me reconnais pas entièrement dans ce terme, qui me semble décalé par rapport à ce que je suis. Un peu comme quand on me présente comme «l'écrivain» Michèle Marineau : j'ai le réflexe de regarder autour de moi pour voir s'il n'y aurait pas un Michel Marineau moustachu et barbu dans les parages...

Quand Josiane Polidori m'a demandé de participer au forum *Lire me sourit*<sup>1</sup>, je me suis demandé si j'étais la seule à réagir ainsi, et j'ai pensé qu'il serait intéressant de vérifier auprès d'écrivains pour la jeunesse, tant francophones qu'anglophones, quelles étaient leurs connaissances et leurs perceptions de la littérature de jeunesse qui s'écrit au Canada, la leur et celle de l'autre groupe linguistique. J'ai donc élaboré un sondage, que j'ai fait parvenir à un certain nombre d'écrivains le 25 mai 2003. J'ai pris la peine de préciser que ce n'était pas là un sondage scientifique — pas question de calculer la marge d'erreur ou l'écart type! —, ni un piège, ni une façon de les prendre en défaut. Il s'agissait simplement, comme le dit fort joliment mon mari, François Gravel, de «mettre nos ignorances en commun» et de voir ce que ça donnait.

### Le sondage

D'abord et avant tout, une mise en garde : comme je l'ai déjà dit, mon sondage n'a aucune prétention scientifique, et il présente probablement tous les vices de forme, de méthode et d'interprétation qu'il est possible d'imaginer. Cependant, malgré ses défauts, il me semble assez révélateur.

Le sondage — dont j'ai fait valider la version anglaise par Sheila Fischman, traductrice de renom — comptait onze questions. Le questionnaire est parvenu par courriel à cinquante-neuf auteurs francophones et à trente-

quatre anglophones dont j'avais obtenu les adresses dans différents répertoires<sup>2</sup>. Je demandais aux auteurs de me répondre avant le 6 juin.

J'ai reçu quarante réponses (dont la moitié dans les 24 heures suivant l'envoi) : trente et une de la part d'auteurs francophones (taux de réponse : 52 %) et neuf de la part d'auteurs anglophones (26 %).

Le taux de réponse différent chez les francophones et les anglophones s'explique sans doute en partie par le fait que je suis plus connue chez les francophones que chez les anglophones. Ce critère de familiarité s'applique aussi chez les anglophones : cinq des neuf anglophones qui m'ont répondu me connaissaient personnellement. Ce critère n'est cependant pas le seul en cause. Des problèmes de compatibilité entre logiciels de traitement de texte ont été mentionnés par plusieurs anglophones, qui n'arrivaient pas à ouvrir ou à lire le sondage.

Tant du côté francophone que du côté anglophone, les auteurs qui m'ont répondu (et quelques autres, qui ont pris la peine de m'écrire pour me dire qu'ils n'avaient pas le temps de répondre ou qu'ils n'avaient pas répondu pour cause d'absence prolongée et de délai dépassé) ont très souvent accompagné leurs réponses d'un mot cordial, ils trouvaient mon initiative sympathique, ils me souhaitaient bonne chance pour ma présentation... Beaucoup précisaient qu'ils se rendaient compte de leur ignorance concernant la littérature pour la jeunesse écrite dans l'autre langue, certains en étaient gênés ou désolés : «I'm ashamed to admit...», «I did my best, but...», «Je ne connais rien à la littérature canadienne-anglaise», «Je ne peux plus me cacher mon ignorance», «J'ai un peu honte, mais...».

Les résultats du sondage confirment cette méconnaissance de l'autre littérature, tant chez les francophones que chez les anglophones.

### Résultats du sondage

Les questions 1 à 4 portaient sur la connaissance que chacun des groupes linguistiques a des auteurs et des livres canadiens pour la jeunesse de son propre groupe linguistique et de l'autre groupe linguistique.

Dans leur propre langue, 100 % des répondants peuvent nommer plus de cinq auteurs.

Dans l'autre langue, 50 % des auteurs anglophones peuvent nommer plus de cinq auteurs francophones; seuls 16 % des auteurs francophones peuvent nommer plus de cinq auteurs anglophones — cette ignorance des francophones face aux auteurs anglophones est d'autant plus étonnante que le sondage a été effectué après la parution, dans *Lurelu*, de dossiers préparés par Andrée

Poulin, qui présentaient une dizaine d'écrivains canadiens-anglais dont les livres ont été traduits en français...

Dans leur propre langue, la quasi-totalité des auteurs ont lu plus de dix livres; tous en ont lu plus de cinq. Dans l'autre langue, si on considère les livres en langue originale et les traductions, un peu plus de 40 % des répondants ont lu moins de cinq livres de l'autre groupe linguistique; près de 60 % en ont lu plus de cinq. Par contre, tant chez les francophones que chez les anglophones, l'accès aux œuvres de l'autre groupe linguistique se fait principalement par le biais des traductions et non par les œuvres en langue originale — d'où l'importance primordiale de la traduction!

Certains répondants, surtout du côté anglophone, ont précisé qu'ils avaient surtout lu des albums parmi les livres de l'autre groupe linguistique.

### Connaissances et perceptions

Deux séries de questions portaient sur les connaissances et les perceptions de chaque groupe linguistique par rapport aux livres écrits dans leur propre langue et dans l'autre langue officielle. Dans la première série, les répondants devaient évaluer dans quelle mesure certains qualificatifs (positifs, neutres ou négatifs) s'appliquaient aux livres écrits dans chacune des deux langues officielles; dans la deuxième, ils devaient évaluer dans quelle mesure certains thèmes ou genres étaient abordés dans chacune des langues. Parmi les réponses possibles, on avait «Sans opinion/Don't know».

D'abord un constat général. Le «taux d'opinion» des répondants — c'est-à-dire le taux de réponse autre que «Sans opinion/Don't know» — par rapport aux livres écrits dans leur propre langue était très élevé (97 % ou 98 %). Le taux d'opinion par rapport aux livres écrits dans l'autre langue était beaucoup plus faible (entre 27 % et 36 %).

Une remarque s'impose : bien que j'aie fait valider ma version anglaise du sondage par Sheila Fischman, je suis consciente que certains termes ne sont sans doute pas interprétés de la même façon par les francophones et les anglophones — ni même par tous les répondants du même groupe linguistique! Je pense notamment à des termes comme «Moralisatrice/Edifying», «Éducative/Educational», «Politiquement correct/Politically correct» : pour certains, ces termes sont péjoratifs; pour d'autres, ils sont positifs (ex. un auteur anglophone a précisé, vis-à-vis de «Edifying» et «Educational» : «For me, yes» et «When intended to be».

Pour chacune des séries de questions, j'ai compilé les résultats en établissant une liste décroissante. Je n'ai pas

analysé les résultats en profondeur, mais j'ai jugé intéressant de faire ressortir, pour chaque liste, les trois qualificatifs/thèmes-genres qui avaient obtenu le plus de points.

Les qualificatifs que les auteurs francophones associent le plus à la littérature francophone sont «imaginative», «politiquement correcte», «diversifiée». Les qualificatifs que les auteurs francophones associent le plus à la littérature anglophone sont «éducative», «politiquement correcte», «moralisatrice».

Qualificatifs que les auteurs anglophones associent le plus à la littérature francophone : «imaginative», «innovative», «daring». Qualificatifs que les auteurs anglophones associent le plus à la littérature anglophone : «varied», «imaginative», «rural».

Notons en passant que le qualificatif «scandaleuse/shocking» apparaît au dernier rang de trois des quatre listes. Il apparaît cependant à peu près au milieu de la liste d'adjectifs que les auteurs anglophones associent à la littérature francophone...

Les genres et thèmes les plus fréquents dans la littérature francophone, selon les auteurs francophones, sont l'amitié, l'amour et la vie familiale; les moins fréquents sont le patriotisme, la religion/spiritualité, le patrimoine culturel.

Genres et thèmes les plus fréquents dans la littérature anglophone, selon les auteurs francophones : vie familiale, amitié, aventure. Les moins fréquents : homosexualité, anticonformisme, suicide, sexualité, patriotisme.

Genres et thèmes les plus fréquents dans la littérature francophone, selon les auteurs anglophones : friendship, love, historical novel. Les moins fréquents : drugs, suicide, war.

Genres et thèmes les plus fréquents dans la littérature anglophone, selon les auteurs anglophones : historical novel, coming of age, friendship, multiculturalism. Les moins fréquents : patriotism, religion/spirituality, homosexuality.

On voit que les francophones semblent considérer la littérature anglophone comme une littérature plutôt conservatrice, qui n'aborde pas beaucoup des sujets comme la sexualité, l'anticonformisme, le suicide...

Les anglophones, quant à eux, semblent considérer la littérature francophone comme une littérature plutôt audacieuse, qui parle plus souvent d'amour et de sexualité, une littérature plus scandaleuse que la leur.

Un détail qui m'a amusée : les anglophones, qui écrivent beaucoup de romans historiques («too many», a précisé l'un d'eux), croient que les francophones en font autant... une opinion que ne partagent pas les francophones.



### Les dernières questions

Dans les dernières questions du sondage (9 à 11), je demandais aux auteurs s'ils avaient déjà participé à des événements littéraires au Canada, mais en dehors de leur province; s'ils se considéraient comme des écrivains canadiens, québécois, ontariens ou autres; s'ils étaient intéressés à en savoir davantage sur la littérature jeunesse écrite dans l'autre langue que la leur.

Les résultats montrent que les anglophones, qui voyagent beaucoup à l'extérieur de leur propre province, font des rencontres essentiellement en anglais. Les francophones, eux, quand ils vont à l'extérieur, font surtout des rencontres dans des contextes francophones — même s'il leur arrive de participer à des événements anglophones ou bilingues.

Spontanément, les francophones se perçoivent très majoritairement comme écrivains québécois (à près de 80 %), tandis que les anglophones se perçoivent très majoritairement comme écrivains canadiens (à près de 90 %). À cet égard, il faut noter que mon échantillon d'écrivains francophones était composé surtout (seulement?) d'écrivains québécois. Je suis parfaitement consciente que le présent sondage ne tient pas compte d'écrivains francophones hors Québec, qui auraient sûrement répondu autrement aux questions du sondage, notamment à la question 10, portant sur l'identification à la province ou au Canada.

Enfin, la majorité des écrivains francophones qui ont répondu au sondage sont intéressés à en connaître davantage sur la littérature anglophone. Pour leur part, tous les écrivains anglophones qui ont répondu au sondage sont intéressés à en connaître davantage sur la littérature francophone — ce qui est fort encourageant, mais il ne faut pas oublier que l'échantillon d'anglophones est très petit, et que la moitié d'entre eux me connaissent personnellement.

### Conclusion

Les résultats du sondage montrent bien à quel point il subsiste beaucoup d'ignorance et d'idées préconçues entre les «deux solitudes» — une situation qui se reflète aussi dans plusieurs aspects du présent forum. Ils montrent aussi beaucoup de bonne volonté de part et d'autre, et le désir d'en connaître davantage sur la littérature de l'autre groupe linguistique. Des événements comme le forum *Lire me sourit*, la Semaine du livre canadien pour la jeunesse ou les festivals de littérature, et des organismes comme IBBY-Canada ou la Bibliothèque nationale

du Canada peuvent contribuer à rapprocher les deux groupes linguistiques. Mais je suis persuadée qu'il ne peut pas y avoir de rapprochement durable si la situation de la traduction ne s'améliore pas considérablement.

On l'a vu dans le sondage : quand les répondants disaient avoir déjà lu des livres issus de l'autre groupe linguistique, c'était généralement par le biais de traductions. Or, la situation de la traduction régresse, surtout du français vers l'anglais (voir notamment l'article d'Andrée Poulin publié dans *Lurelu* l'hiver dernier<sup>3</sup>). On en a eu une preuve éclatante au cours de ce forum, lors de la remise du prix de traduction créé pour les cinquante ans de la Bibliothèque nationale du Canada et commandité par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Marie-Josée Brière a remporté le prix de la traduction française, mais aucun prix n'a été remis pour la traduction anglaise, faute de candidatures! Et une courte recherche m'a permis de constater que, même parmi les livres primés, seuls quelques-uns sont traduits dans l'autre langue. À titre d'exemple, sauf erreur de ma part, parmi les prix littéraires du Gouverneur général attribués en littérature de jeunesse au cours des quinze dernières années, on compte six romans traduits de l'anglais au français (trois au Canada et trois en France) et trois romans traduits du français à l'anglais (tous au Canada). Et quand les livres sont traduits, ça semble plus être le fruit du hasard ou des contacts personnels que le résultat d'un programme de traduction réfléchi et systématique.

À la lumière de tout ce qui précède, il n'est pas étonnant que j'aie du mal à m'identifier comme écrivaine «canadienne». En fait, je me rends compte que je ne me suis sentie véritablement canadienne, et fière de l'être, que lorsque j'ai assisté au Congrès d'IBBY à Bâle, à l'automne 2002, au sein de la délégation canadienne. Il est quand même étrange — et un peu dérangent — que je me sente plus canadienne à Bâle, en Suisse, qu'à Ottawa, au Canada.

### Notes :

(1)

1. Ceci est le texte de la communication présentée par Michèle Marineau le 28 juin 2003 dans le cadre du Forum international sur la littérature canadienne pour la jeunesse, sous les auspices de la Bibliothèque nationale du Canada qui célébrait son cinquantième anniversaire. NDLR.
2. Répertoires de l'AEQJ, de Communication-Jeunesse et de l'UNEQ pour les francophones; de CANSCAIP, de la Writer's Union, en plus de renseignements fournis par l'écrivain Arthur Slade pour les anglophones.
3. «La traduction du livre jeunesse : deux solitudes», *Lurelu*, vol. 25, n° 3, hiver 2003, p. 99.